

LA GLOIRE ET LA CHUTE DE LA VIE

Le terrain accidenté d'une pente raide attirait maintenant ses pas. Répondant à l'appel tourmenté d'une Nature plus vaste il franchit les limites du Mental incarné et pénétra des territoires immenses, mal éclairés et disputés, où tout était douteux et fluctuant, où il n'y avait rien de sûr, un monde de quête et de labeur sans trêve.

Ainsi que quelqu'un qui ferait face à l'Inconnu, enquêteur sans personne pour offrir une réponse, attiré par un problème qui n'a jamais été résolu, toujours incertain du terrain qu'il parcourt, toujours appelé vers un but inconsistant, il voyageait par un monde peuplé de doutes en des confins mouvants, sur un sol instable. Devant lui il vit une frontière encore jamais atteinte dont il semblait se rapprocher maintenant avec chaque pas — un lointain mirage reculant avec l'horizon.

Il y avait là un vagabondage qui ne tolérait aucune notion de domicile, un besoin de voyage sur des chemins multiples sans espoir d'aboutissement. Il ne trouvait rien qui satisfasse son cœur ; une errance infatigable cherchait sans pouvoir s'arrêter. Là, la Vie est un manifeste de l'Imprévisible, une houle d'océans tourmentés, un grand bond hardi de l'esprit dans l'Espace, une interférence dérangeante dans le Calme éternel, une impulsion et une passion de l'Infini. Revêtant n'importe quel aspect selon le bon vouloir de ses caprices, ayant échappé aux chaînes des formes établies, elle avait abandonné la sécurité du sûr et du connu. Indomptée par la peur qui parcourt le Temps, non impressionnée par le Destin aux aguets ou le Hasard prêt à bondir, elle accepte le désastre comme un risque normal ; indifférente à la souffrance, non concernée par le péché ou la déchéance, elle joute avec le Danger et la Découverte dans les immensités inexplorées de l'Ame. Exister ne semble être rien d'autre qu'une longue expérience, au hasard d'une Force ignorante en quête qui essaie toutes les vérités et, n'en trouvant aucune suprême, continue son chemin insatisfaite, incertaine de son but.

Selon la vision d'un mystérieux mental intérieur, ainsi prenait forme le Vital : il sautait d'une pensée à l'autre, d'une phase à la suivante, torturé par ses propres pouvoirs ou bien fier et exalté, parfois maître de lui-même, parfois jouet ou esclave. Un je-m'en-foutisme monstrueux était la loi de ses actes, comme si toutes les possibilités devaient être épuisées et l'angoisse et la félicité n'étaient que des passe-temps dans son cœur. Dans le fracas du galop de ses tribulations il balayait les champs de course de l'Aventure, ou, chancelant, se faisait balloter entre cimes et abîmes, tantôt soulevé, tantôt écrasé par la roue toujours en mouvement du Temps. Au cours d'une reptation épuisante vers des désirs vulgaires il se tortillait comme un ver parmi les vers dans la boue de la Nature, et puis, se dressant comme un Titan, il s'emparait de la Terre entière comme sa proie, s'appropriait les océans pour s'en faire une robe, les étoiles pour sa couronne et dans une clameur bondissait d'un pic géant à l'autre, revendiquant ces mondes à conquérir et gouverner. Et puis, sur un caprice s'entichant du visage de la Douleur, il plongeait dans l'angoisse du précipice et, vauté, se complaisait dans sa propre misère. Entamant une conversation pathétique avec son moi dépendant, il faisait le compte de tout ce qu'il avait perdu et

s'asseyait pour partager son chagrin comme avec un vieil ami. Une orgie d'ivresses violentes était vite consumée, ou alors il perdait son temps à s'attarder sur un plaisir déplacé, manquant les tournants du destin, manquant le but de la vie. Une scène était prévue pour toutes ses humeurs innombrables, où chacune pouvait être la loi et un mode de vie, mais il n'y en avait aucune qui puisse lui offrir une pure félicité. Elles ne laissaient derrière elles qu'un zeste passager ou la luxure barbare qui engendre un épuisement mortel.

Au milieu de cette variété fluctuante et indescriptible quelque chose demeurait insatisfait, toujours pareil, et ne voyait dans le nouveau qu'un autre visage de l'ancien, car chaque heure ne faisait que répéter la même chose et chaque changement ne faisait que prolonger le même malaise. Esprit sceptique à la fois sur lui-même et sur son but, bien vite lassé de trop de joie et de bonheur, il a besoin de l'éperon du plaisir et de la douleur ainsi que du goût original de la souffrance et de l'inquiétude : il se tend vers un aboutissement qu'il ne pourra jamais gagner. Une saveur perverse hante ses lèvres assoiffées : il pleure à cause du chagrin qui est le résultat de son propre choix, il demande un plaisir qui laboure des plaies dans sa poitrine : tout en aspirant au paradis il tourne ses pas vers l'enfer. Il a choisi comme camarades de jeu le Hasard et le Danger ; la balançoire terrible du Destin, il a adopté en tant que berceau et trône.

Et pourtant sa naissance avait eut lieu sous l'auspice pur et lumineux de l'Eternel, le ravissement d'un monde perdu subsiste encore dans ses yeux ; ses humeurs sont les visages variés de l'Infini : la beauté et le bonheur sont ses droits de naissance, la Félicité infinie est sa demeure éternelle.

Se révélant soudain à son cœur en détresse, ce monde dévoilait aussi son ancien aspect de joie, l'encourageant à l'endurance, la patience et l'espoir. Même sur ces mondes instables et privés de paix, dans une atmosphère torturée de peur et d'angoisse, alors que ses pieds foulaient un sol dangereux, Aswapathi reconnut les signes d'un état plus fortuné.

Dans une stratosphère violette jamais trop raréfiée pour une fervente communion entre le corps et l'âme, édifice d'Espace hiératique s'élevant en spirale jusqu'aux sommets de la création, aussi inaccessible que les cieux, aussi proche que la pensée et l'espoir, scintillait le royaume d'un vital joyeux. Le surplombant sur une nouvelle voûte céleste différente du ciel que contemplant les yeux des mortels, comme sur un plafond patiné appartenant aux dieux, archipel de rire et de feu, les astres à la dérive s'en allaient sur le clapot d'un océan de ciel. Des ziggourats en spirale, des anneaux magiques aux teintes vives et des sphères rayonnantes d'une étrange félicité flottaient à distance ainsi que les symboles d'un monde. Ils ne savaient partager ni le tourment ni l'effort, ils ne pouvaient soulager le malheur ; fermés aux souffrances, aux luttes, aux angoisses de la vie, non souillés par sa colère, sa menace, sa haine, impassibles, insensibles, ces immenses plans fantômes contemplaient notre univers, à jamais comblés de félicité dans leur droit éternel. Absorbés dans leur propre beauté et contentement, ils vivent assurés de leur bonheur immortel. A part et immergés dans leur gloire égocentrique, inaccessibles, brûlants, ils baignent dans un halo fluorescent, refuges éternels d'une lumière de rêve, nébuleuse des splendeurs des dieux faite des inspirations de l'éternité.

Presque inconcevables au regard de la foi humaine, ils ne semblaient pas être faits de la substance des choses réelles. Mis en évidence par quelque objectif

intérieur grossissant comme s'ils passaient par le relais magique d'un écran de télévision, ils rayonnaient ainsi que des images projetées d'une scène éloignée, trop noble et joyeuse pour être saisie par un regard mortel. Et pourtant ces royaumes secrets de béatitude se trouvent proches et réels pour le cœur qui aspire, ainsi que pour la perception et la pensée passionnée du corps. En quelque domaine voisin mais inaccessible dont nous avons cependant l'intuition, à l'abri des griffes brutales de la Mort et du Temps, échappant à l'emprise de l'angoisse et du désir, sur des périphéries lumineuses, enchantées et sûres, ils reposent, à jamais répandus dans leur félicité.

Au cours de nos rêves, nos trances et nos méditations, passent devant nos yeux les personnages de ce royaume parfait ; traversant le champ d'une subtile vision intérieure et ses paysages ravissants qui échappent à notre vue, ils laissent derrière eux la piste brillante d'un souvenir. Que ce soit en des scènes imaginées ou de grandioses mondes éternels, saisis en rêve ou bien devinés, toujours ils touchent notre cœur par leur profondeur, apparemment irréels et pourtant plus réels que la vie, plus heureux que le bonheur, plus vrais que les choses vraies : s'ils n'étaient que rêves ou réflexions capturées, la vérité de ces rêves ferait pâlir les vaines réalités de la Terre. Fixés là-bas dans un éternel instant, existent — et de surcroît peuvent être rappelés à tout moment à la vue de celui qui aspire — des cieux calmes de Lumière impérissable, des continents illuminés de paix violette, des océans et des fleuves de la gaieté de Dieu et des pays qui ne connaissent point l'angoisse sous des soleils pourpres.

Ce royaume qui en un temps s'était fait passer pour une étoile inaccessible et brillante de l'intellect, ou pour la queue d'une comète de rêve dans le ciel de l'imagination, avait pris maintenant la forme intime d'une réalité. Le gouffre entre la vérité-fiction et le fait-terrestre avait été franchi, les mondes magiques du vital n'étaient plus des rêves ; la nature de sa vision faisait que tout ce qu'ils dévoilaient lui appartenait : leurs scènes, leurs événements venaient à la rencontre de son regard et de son cœur, et le séduisaient par leur pure tendresse et leur joie. Une région sommitale à l'air raréfié, et dont les frontières s'avançaient dans un ciel du Moi pour plonger ensuite vers une base étrange et éthérée, attirait son attention. Là, brillait la quintessence des délices suprêmes de la Vie.

Sur un pic spirituel et mystérieux, seule la ligne d'un miracle noble et transformateur séparait la vie de l'Infini sans forme et préservait le Temps à l'abri de l'éternité. Une fois sorti de cette substance informe le Temps forge son apparence ; le silence de l'Eternel porte l'acte cosmique : les représentations primitives de la Force du Monde ont extrait d'un profond océan de paix dynamique la force d'exister, la volonté de durer. Orientant l'apex de l'esprit vers la vie, elle dépense les libertés dociles de l'Un pour matérialiser sous forme d'actes les rêves de son caprice ; il lance un appel à la sagesse pour tempérer son allure téméraire, il supporte sa danse sur une base solide ; sa permanence tranquille et éternelle se met en devoir de standardiser le miracle de ce qu'elle crée. A partir des énergies aveugles du Cosmos inventant la scène d'un univers concret, à l'aide de la pensée qu'il formule elle a décidé de son rythme, dans ses actes aveugles elle peut voir grâce aux flashes de sa Lumière de connaissance globale.

Chaque fois qu'elle en a besoin, le Supramental impénétrable se penche pour guider sa force qui possède l'intuition mais non pas la connaissance ; les bouffées de

pouvoir qu'il insuffle contrôlent ses mers agitées et la Vie obéit à l'Idée souveraine. Au gré de sa volonté, conduit par une Immanence claire, le Mental expérimentateur et frivole se fraye un chemin à travers la confusion des possibles, parmi les formations accidentelles d'un monde ignorant.

Notre ignorance humaine marche vers la Vérité de sorte que la Nescience puisse devenir connaissance intégrale : les instincts transmués prendront la forme de pensées divines, les pensées abriteront une vision immortelle et infaillible, la Nature s'élèvera jusqu'à une identification avec Dieu. Le Maître des mondes qui se fit son esclave est aussi le réalisateur de ses fantaisies : elle a canalisé les océans de l'omnipotence, par ses lois elle a limité l'illimitable. L'Immortel s'est astreint lui-même à exécuter ses travaux ; caché sous le manteau de notre mortalité, il œuvre aux tâches que dans son ignorance elle lui a confiées. Les mondes et les formes enfantés par ses fantaisies souveraines ont oublié que leurs origines se tiennent sur des hauteurs invisibles : même morcelés, s'égarant de leur source éternelle, même difformes, avilis, maudits et tombés — car la chute aussi a ses joies perverses et elle ne laisse rien de côté qui ne puisse être au service du plaisir — ceux là aussi peuvent ou bien retourner aux sommets, ou bien ici-même annuler la sentence de la chute de l'esprit et retrouver leur état divin confisqué.

Soudain emporté dans le faisceau d'une vision éternelle, Aswapathi découvrit l'orgueil de la Vie et la splendeur de ses quartiers luxueux, ainsi que les régions où elle se vautre dans les fosses les plus viles. Ainsi que des antipodes flous se trouvaient, en haut la monarchie d'un moi qui n'est pas tombé, et en bas, comme un pôle contraire, la transe lugubre de l'abîme. Il y avait des immensités de la gloire des absolus du vital : tout cela riait dans une immortalité assurée et une éternelle jeunesse d'âme — avant que ne surgisse l'ombre et que naissent la douleur et l'angoisse — où tout pouvait oser être soi-même et un, où la Sagesse, dans une innocence qui ignore tout du péché, jouait avec une Liberté nue sous le soleil joyeux de la Vérité.

Il se trouvait des mondes pour son rire et sa terrible ironie, il se trouvait des domaines pour son goût de l'effort, de la bataille et des larmes ; sa tête reposait sur la poitrine d'une Mort amoureuse, le sommeil imitait pour un moment la paix de l'extinction. Elle a séparé la Lumière de Dieu et son Ombre pour mieux savourer le goût des extrêmes nus. Se mélangeant ici-bas dans le cœur de l'homme, leurs gammes et variantes ont tissé la texture capricieuse de son être, avec sa vie, un torrent qui cascade dans le Temps, sa nature mobile soumise à des paramètres fixes, son âme, le scénario d'un film plein d'imprévu — tout un cosmos chaotique de sa personnalité.

La grande Créatrice, d'un mystérieux coup de pinceau, eut recours au tragique et au rêve d'accomplissement d'êtres puissants, pour créer à partir d'un mystère insondable une toile débordante de passion.

Car ici se trouvaient des mondes culminant à mi-chemin du ciel. Un Voile se trouvait là au lieu du Mur Sinistre ; sous des formes accessibles à la compréhension humaine, un peu de la passion de cette pureté inviolée transparissait — rayon de la Béatitude originelle. Les joies du Ciel auraient pu être celles de la Terre si la Terre avait été pure. Un peu des extrêmes lumineux d'une félicité naturelle, un peu de cette vibration d'absolu d'une Nature supérieure, aurait pu atteindre nos sens divinisés et notre cœur : toutes les vigueurs pourraient rire en

se tirant la boure sur les routes périlleuses de la Terre, sans jamais faire l'expérience de son cruel tranchant de douleur, tout l'amour pourrait jouer sans la moindre honte dans la Nature. Mais elle a misé ses rêves sur le camp de la Matière et ses portes sont encore fermées aux choses suprêmes. Ces mondes pouvaient sentir le souffle de Dieu visitant leurs sommets ; il se trouvait là quelque lueur des confins du Transcendant.

A travers les silences vierges des éons, des silhouettes immortelles, incarnations de joie, traversaient de vastes espaces adjacents au sommeil de l'éternité. Des voix purement mystiques dans le silence de la béatitude s'en remettaient à la douceur immaculée de l'Amour, appelant sa caresse de miel pour réjouir les mondes, sa main bénie pour saisir les membres de la Nature, sa délicieuse, intolérante force d'union pour embrasser tous les êtres dans ses bras salvateurs, attirant à sa compassion le rebelle et le déshérité pour que leur soit imposé le bonheur qu'ils refusent. Un chant d'hymen au Divin invisible, une rapsodie flamboyante de pur désir attirait une musique immortelle dans le cœur, éveillant l'oreille assoupie de l'extase. Une perception plus pure, plus ardente avait là sa demeure, un besoin brûlant que des membres terrestres ne pouvaient contenir. L'on y respirait de profondes, légères et amples bouffées, et le cœur bondissait d'un battement ordinaire à une chamade d'ivresse. La voix du Temps chantait la joie de l'Immortel ; dans une inspiration et un cri lyrique les instants venaient, porteurs de l'extase sur leurs ailes ; une beauté inimaginable allait dans une nudité céleste, libre de toute frontière dans le vaste domaine des songes ; le cri de l'Oiseau des Merveilles retentissait dans les cieux, appelant les peuples immortels des rivages de la Lumière. La création s'envolait droit des mains de Dieu ; merveilles et miracles parcouraient les chemins. Rien que le fait d'exister était en soi un délice suprême, la vie était un joyeux rire de l'âme et la Joie était reine avec l'Amour pour ministre. La luminosité de l'esprit était incarnée là. Les opposés de la vie étaient amants et amis naturels et ses extrêmes les tranchants vifs de son harmonie ; l'Indulgence s'approchait avec une tendresse pure et berçait le dieu sur sa poitrine maternelle ; là, personne n'était faible, et ainsi le mensonge ne pouvait exister ; l'ignorance était réduite à un délicat abat-jour protégeant d'un excès de lumière, l'imagination était libre-expression de la Vérité, le plaisir, un candidat pour les feux du ciel ; l'intellect était un adorateur de la Beauté, la force était l'esclave d'une tranquille loi spirituelle, le pouvoir reposait sa tête sur les seins de la Béatitude.

Il y avait des gloires sommitales inconcevables, des autonomies d'une tranquille autodiscipline de Sagesse et des soumissions inconditionnelles à son soleil vierge ; des théocraties illuminées de l'âme visionnaire trônaient sous une aura de rayons du Transcendant. Une vision glorieuse, un rêve d'ambitions allaient d'une allure royale parmi des royaumes baignés de soleil : tenant leur assemblée en un sénat réuni des dieux, les puissances du Vital régnaient, assises sur des sièges faits d'une volonté de marbre, gouvernements et autocraties suprêmes, vigneurs lauréates et puissances armées indomptables. Tout objet était là grandiose et magnifique, tout être était marqué d'un sceau royal de pouvoir. Là, se tenaient les oligarchies de la Loi de la Nature, des chefs fiers et violents obéissaient à un simple froncement de sourcil souverain : toutes les postures de l'âme exprimaient le divin. Là, se rencontraient les intimités mutuelles et ardentes de la joie d'être maître et de la joie d'être esclave, imposées par l'Amour sur le cœur de l'Amour soumis, et sur le corps de l'Amour courbé sous un joug délicieux. Tout était un jeu de rencontres princières. Car

l'adoration élève la force humble du dévot au niveau de la gloire et de la béatitude du dieu que son âme vénère : là, le monarque est un avec toutes les lois ; pour celui qui sert avec un cœur égal et libre, l'obéissance est une école pour son éducation princière, privilège et couronne de son aristocratie, sa foi est l'idiome de sa nature noble, son service une souveraineté spirituelle.

Il se trouve des régions où la Connaissance se joint au Pouvoir créateur dans la demeure inaccessible de la Vie, et elle assimile là tout ce qu'elle leur emprunte : l'Illuminé Suprême s'empara de ses membres luminescents et les emplit de la passion de son rayon jusqu'à ce que tout son corps se fasse sa maison transparente et toute son âme une copie à l'image de la sienne. Dans une apothéose, transformés au contact de la sagesse, ses jours se firent l'expression d'un lumineux sacrifice : papillon de nuit Immortel capturé dans la flamme d'une joie éternelle, elle brûlait dans son brasier délicieux et intolérable. La Vie captive épousa son conquérant. Dans le vaste ciel qu'il lui prêta elle reconstruisit son monde ; elle offrit au mental placide la vivacité d'une motivation, à la pensée un besoin de vivre ce que voit l'âme, à l'existence un élan pour connaître et voir. A l'aide de sa splendeur il s'empara d'elle, à l'aide de sa puissance elle s'attacha à lui ; elle couronna roi le Concept dans ses robes pourpres, mit dans les mains de la Pensée le serpent de son sceptre magique, mit en forme les esquisses rythmées de la vision intérieure qu'il chérit, fit de ses actes le corps vivant de la volonté qu'il exprime. Foudre flamboyante, flash de création, la Lumière victorieuse chevauchait la Force immortelle ; le puissant galop d'un centaure emportait un dieu. La Vie trônait avec le Mental, dans une double majesté. Il y avait là des mondes non disputés de bonheur profond et d'action agrémentée de rêve, de rire tempéré de réflexion, et la passion, ici, pouvait attendre ses désirs jusqu'à ce qu'elle entende l'approche imminente de Dieu. Il y avait là des mondes de gaieté et de joie enfantine ; une jeunesse insouciant du mental et du cœur trouvait dans le corps un instrument divin ; elle allumait autour du désir le halo d'une aura et libérait dans les membres l'animal déifié pour des gambades divines d'amour et de beauté et de félicité. Sur un sol glorieux réceptif au sourire céleste une pulsation de vie impétueuse se montrait toujours généreuse et intarissable : elle ne connaissait pas la fatigue ; ses larmes étaient de joie. Là, le travail était un jeu et jouer était le seul travail, les tâches du ciel étaient des amusements de la force divine : bacchanale céleste pour toujours pure, immunisée contre l'appauvrissement qui l'affligerait dans un cadre mortel, la vie était une éternité d'ivresse avec ses humeurs variées : la vieillesse ne venait jamais, aucun souci ne marquait jamais le visage.

Imposant à l'équilibre des astres leur chevauchée et la gaieté de vigueurs immortelles, les enfants-dieux courraient nus sur leur terrain de jeu, frappant les vents avec splendeur et fougue ; du soleil et de la tempête ils faisaient leurs compagnons, ils s'ébattaient avec les crinières écumanes des océans déchaînés, ils effaçaient les distances, dissipées sous leurs roues, ils combattaient dans les arènes de leur force. Dans leur radiance, impériaux comme des soleils, ils illuminaient un ciel de gloire de leurs membres répandus sur le monde comme une offrande divine. Doués de la magie qui force le cœur à une joie solide, ils arboraient la fierté et la maîtrise de leur charme ainsi qu'une bannière sur les routes de l'Espace. Les Idées étaient les compagnes brillantes de l'âme ; le mental jouait avec l'expression, jetait des javelots de pensée, bien qu'il n'aie pas besoin du labeur de ces instruments pour connaître ; apprendre était un passe-temps de la Nature au même titre que le reste.

Investis du rayon brillant d'un cœur neuf, enfants héritiers d'un ancien instinct divin, locataires de la perpétuité du Temps encore vibrants du bonheur de la création première, ils imprégnaient toute existence de leur jeunesse d'âme. Dans une délicieuse et ardente tyrannie, l'élan puissant de leur volonté de joie déversait à travers le monde des torrents de bonheur souriant. Là, régnaient un souffle de contentement supérieur et invincible, un déroulement favorable des jours dans une atmosphère tranquille, une crue d'amour universel et de paix. Une souveraineté de douceur inépuisable vibrait comme un chant de joie sur les lèvres du Temps. Un ordre épanoui et spontané laissait libre la volonté, dans un envol irréversible de l'âme vers la félicité, avec l'envergure et la noblesse de l'acte sans entrave et la liberté dorée de cet ardent feu du cœur. Il n'y avait point de ce mensonge de la séparation de l'âme, il n'y avait aucune perversité de pensée ou d'expression pour dépouiller la création de sa vérité originelle ; tout n'était que sincérité et force naturelle. Là, la liberté était la seule règle et la plus haute loi.

Selon une procession joyeuse s'élevaient ou plongeaient ces mondes ; parmi des royaumes de beauté curieuse et de surprise, parmi des étendues de grandeur et de pouvoir titanesque, la Vie jouait à loisir avec ses immenses désirs. Un millier d'Edens elle pouvait bâtir, et ceci sans une pause ; aucune limite n'était fixée à sa grandeur ou à sa grâce, non plus qu'à sa diversité divine. Réveillée par les cris et le soulèvement d'âmes innombrables, libérée de la poitrine de quelque Infini profond, souriant à l'amour et à l'espoir ainsi qu'un enfant nouveau-né, abritant dans sa nature le pouvoir de l'Immortel, porteuse de la Volonté éternelle en son sein, elle n'avait besoin d'aucun guide sinon son cœur éclairé : aucune chute ne pouvait déstabiliser sa marche divine, aucune Nuit étrangère ne venait poser un bandeau sur ses yeux. Il n'y avait aucun besoin de protection agressive ou de barrière ; chaque acte était une perfection et une joie. Abandonnée aux humeurs de ses fantaisies fugitives ainsi qu'à la débauche riche et bariolée de son mental, initiée de rêves divins et puissants, magicienne bâtisseuse de formes innombrables lorsqu'elle explore les battements des rythmes de Dieu, à volonté elle tissait sa mystérieuse danse magique — déesse dionysienne de bien-être, bacchante d'extase créatrice.

Il vit ce monde de béatitude, il entendit son appel, mais ne trouva aucun moyen de pénétrer sa joie ; pour enjamber ce gouffre conscient il manquait un pont. Une atmosphère obscure enveloppait encore son âme qui demeurait liée à l'imagerie d'une vie agitée. En dépit de l'aspiration du mental et du besoin des sens, du fait qu'il avait été formé à l'expérience ennuyeuse d'une Pensée morose et d'une vision émoussée par les soucis, l'angoisse et le *tamas*, tout ceci ne semblait qu'un rêve brillant et désirable, conçu dans l'éloignement douloureux du cœur de quelqu'un qui marche dans l'ombre de la souffrance terrestre. Bien qu'il eut auparavant ressenti l'étreinte de l'Eternel, sa nature demeurait trop près des mondes de l'angoisse et là où il se tenait se trouvaient des portes donnant sur l'Enfer. Pour le moule rigide dans lequel nous avons été formés, il est bien difficile — assiégés que nous sommes par les vicissitudes du monde — de répondre à la joie par une joie absolue, à la lumière par une pure lumière. Car pour penser et vivre, notre volonté tourmentée s'éveilla d'abord à un mélange de plaisir et de douleur et nous gardons encore les habitudes de notre naissance : une terrible dualité est notre façon d'être.

Lors des commencements primitifs de ce monde mortel la vie n'était ni un exercice mental ni un désir du cœur. Lorsque la Terre fut bâtie dans le Vide

inconscient et qu'il n'y avait rien d'autre qu'une scène matérielle, identifiée avec la mer et le ciel et le roc, ses jeunes dieux aspirèrent à la libération des âmes assoupies dans les objets, inconsistantes, inertes. Dans cette infini désolé, cette beauté dénudée, cette paix sourde, au milieu d'un désordre de bruits, bien lourd était le fardeau non-partagé de la Divinité dans un monde qui n'en a pas besoin ; car personne n'était là pour ressentir ou recevoir. Cette masse solide qui ne tolérait pas la moindre pulsation d'intelligence ne pouvait contenir leur immense besoin créatif : n'étant plus immergé dans l'harmonie de la Matière, l'Esprit avait perdu sa sérénité d'idole. Dans cette transe indifférente il tâonnait vers une vision, se passionnait pour chaque mouvement d'un cœur inconscient, était affamé de dialogue, de pensée, de joie et d'amour ; dans le cours absurde des jours et des nuits, il avait faim d'un battement d'aspiration et d'une réponse. L'Inconscience vit son équilibre rompu par une simple caresse, le Silence intuitif se mit à frémir au son d'un nom, et ils supplièrent la Vie d'envahir ce moule insensible afin d'éveiller la divinité dans la forme brute.

Une voix se fit entendre sur cette planète muette en orbite, le murmure d'une plainte dans le Vide imperturbable. Un être sembla respirer là où auparavant il n'y avait personne : quelque chose d'enfermé dans les abîmes morts et insensibles, privé d'existence consciente, inconnu à la joie, s'agita comme si cela avait été endormi depuis des temps immémoriaux. Conscient de sa propre réalité enfouie, se souvenant de son moi oublié et de ses droits, cela brûlait de connaître, d'aspirer, de progresser, de vivre. La Vie entendit cet appel et quitta sa lumière originelle. De son plan magnifique et aveuglant débordant sur la spirale matérielle et les étendues de notre Galaxie périssable, ici aussi l'Ange gracieux aux ailes immenses déversa ses splendeurs et sa diligence et sa félicité, dans l'espoir de remplir de joie un nouveau monde charmant. Ainsi qu'une déesse qui s'approcherait du cœur d'un mortel et comblerait ses jours d'une accolade divine, elle accepta de se pencher pour élire sa demeure parmi des formes éphémères ; dans les entrailles de la Matière elle jeta le feu de l'Immortel, dans les Immensités insensibles elle éveilla la pensée et l'espoir, cingla de son charme et de sa beauté la chair et les nerfs et imposa la joie à l'ordre insensible de la Terre. Vivant et habillé d'arbres, de savanes et de fleurs, le grand corps brun de la Terre souriait aux cieux, l'azur répliquait à l'azur dans le rire des océans ; de nouvelles créatures vivantes colonisaient les profondeurs invisibles, la gloire et l'aisance de la Vie se révélaient dans la beauté des animaux, l'homme osait et réfléchissait, et avec son âme embrassait le monde.

Mais alors que ce souffle magique venait à notre rencontre, avant même que ses présents n'aient put atteindre notre cœur prisonnier, une Présence énigmatique et noire remit tout en question. La Volonté secrète qui se pare de Nuit et offre à l'esprit l'épreuve de la chair, vint lui imposer un masque mystique de mort et de souffrance. A présent prisonnière du cours des ans cruels, notre voyageuse ailée et merveilleuse est devenue sédentaire et, incapable de rappeler son état de grâce, elle se trouve forcée d'obéir à la loi de l'Inconscient inanimé, fondation insensible d'un monde dans lequel des limites ont été imposées à la beauté, et où l'angoisse et la joie vivent comme deux compagnes en guerre.

Un silence terrible et de mauvais augure s'était abattu sur elle : son esprit subtil et puissant était anéanti, son aptitude au bonheur d'un enfant dieu était détruite, toute sa gloire était tournée en médiocrité et toute sa douceur pervertie en désir. Nourrir

la mort de ses œuvres est ici-bas la destinée de la Vie. Son immortalité est à tel point voilée que, dans son effort à éveiller la conscience parmi les créatures inconscientes, elle passe pour un épisode dans une mort éternelle, un mythe de l'existence qui doit cesser une fois pour toutes.

Tel est le mystère diabolique de sa mutation.

Fin du Chant 3